

But, in Tanzania, the new rulers and their friends were too sure of their proposed solutions for the harsh legacy of the past. Little attention was given to the accumulated wisdom of peasants – they were not consulted in villagization schemes, for example. And, sadly, independence brought many inefficient and corrupt individuals into power.

Still, the country and its peoples survive. The government has maintained a basic civil peace, sparing Tanzanians the horrors of famine and internal strife devastating some of their neighbours. The people of Tanzania have done what they can to keep their nation afloat, creating an extensive parallel market to provide services and products not otherwise available. Reflection about the analysis offered by the authors, all so clearly sympathetic to Tanzania, makes the nation's course of action all the more disturbing. Well-meaning officials and donors contributed to a falling standard of living, increasing poverty, declining health conditions, and the heavy psychological burdens descending upon individuals forced out of existing patterns of daily life. Hope springs eternal – especially among development planners – but the fact that the same general cast that brought on existing problems is now preparing new policies clearly mitigates any optimism for their outcome. All involved in the difficult process should share the lament of an anonymous Tanzanian woman introduced in the excellent chapter by Ulla Vuorala: "there are times when I just can't sleep at night, because my mind is so full of worries about how I am going to manage everything" (262).

Norman R. Bennett  
Department of History  
Boston University

Jean Boulègue, éd. *Contributions à l'histoire du Sénégal*. Paris: AFERA / Karthala, 1987. 234 pp.

Ce volume est le numéro 5 des Cahiers du Centre de Recherches Africaines à Paris et contient 14 contributions – de longueur très inégale variant de 6 à 44 pages – consacrées à l'histoire du Sénégal ainsi qu'une liste de mémoires et thèses sur l'histoire du Sénégal soutenus à l'université de Paris I et conservés au CRA. Bien que le format et la présentation des cahiers soient renouvelés à partir de ce numéro, la formule initiale est maintenue: chaque cahier rassemble autour d'un thème des contributions d'enseignants et de jeunes chercheurs.

Vu la diversité des thèmes abordés dans les différents articles, il est impossible de les traiter tous dans le détail ou de dégager un seul fil conducteur mettant en valeur les spécificités de chaque étude. Et pourtant, comme il s'agit d'un territoire bien délimité et de dimensions assez restreintes, les thèmes souvent se recoupent partiellement. Pour des périodes différentes et sous des angles spécifiques (commerce, politique, islam), les auteurs parlent tous des stratégies et pratiques pour la conquête ou le maintien du pouvoir d'une minorité exogène (Portugais, Hollandais, Anglais, Français, Maures) face à celles d'une minorité endogène (les élites politiques et religieuses des différentes populations sénégalaises).

Peu de lecteurs – même historiens – seront tentés de lire le cahier d'un bout à l'autre, mais quand on est obligé de le faire, pour un compte rendu par exemple, il y a dans chaque étude, malgré l'inégalité qualitative, quelque chose qui frappe, étonne, excite la curiosité, brise ou confirme un préjugé, précise une connaissance vague. Essayons de

démontrer un tel intérêt en sélectionnant dans quelques contributions une seule remarque (la sélection est bien sûr subjective et la remarque n'est pas nécessairement représentative pour l'étude en question).

Dans un essai sur l'apport de l'outil génétique en histoire, en confrontant les variants des hémoglobines au Sénégal avec l'histoire déjà écrite, A. Lainé écrit (14): "Ces données ouvrent à l'historien un champ d'investigations inattendu et prometteur: la transmission de savoirs entre des zones géographiques aussi éloignées que le Nigéria et le Sénégal suppose peut-être l'existence de réseaux d'échanges et de communication entre les élites savantes que sont les tradipraticiens, au-delà des prétendues frontières ethno-linguistiques."

Se basant sur des données uniquement linguistiques, S. Sauvageot essaie de démontrer un contact prolongé de la langue baynunk avec le mandinka. Dans le prolongement de ce petit article, se trouve l'étude de C. de Lespinay qui explique la disparition progressive du peuple baynunk (et de sa langue) par la psychologie particulière de celui-ci, bien exploitée jusqu'à l'heure actuelle par les peuples qui l'entourent.

La plus longue contribution au cahier, celle de X. Guillard sur le commerce "introuvable" de l'or dans les transactions sénégalaises, se laisse parfois lire comme un roman passionnant. Avec un malin plaisir, on apprend par exemple, comment les Français, à la recherche de l'or, furent tellement sensibles aux espérances chimériques suscitées par le seul nom de Tombouctou qu'ils faillirent rater le vrai pays de l'or, le Bambouk.

Les articles sur l'évolution socio-politique des anciens royaumes sénégalais et les révolutions islamiques contribuent à mon avis à une meilleure compréhension de l'interaction entre la conquête coloniale, la conquête religieuse et le commerce (d'esclaves notamment). Il s'agit des contributions de M. Chastenot (l'Etat soninke du Gajaaga), de R. Fall (la centralisation du pouvoir dans le Bawol), de Boulègue (la part de l'islam wolof dans les révolutions religieuses) et de O. Kane (la révolution musulmane dans le Fuuta-Tooro).

Bien que l'idéologie de l'enseignement à l'école des otages de Saint-Louis soit largement connue, les exemples des exercices d'écriture donnés par Y. Hazemann ne manquent pas de frapper le lecteur de stupeur. Je ne peux résister à la tentation de citer une phrase (152): "Chez les peuples civilisés, il n'y a pas d'esclaves. Vendre un homme, une femme et un enfant, c'est le plus grand crime que l'on peut commettre, et ce n'est chez les peuples noirs d'Afrique que cette détestable coutume existe." La traite fut abolie par la France six ans seulement avant l'utilisation de ce texte à l'école. Cette étude remarquable est suivie par l'article de T. O. Sall qui donne une lecture sénégalaise de la carrière politique d'un des premiers élèves de l'école des otages.

Les dix pages écrites par D. H. Pageaux, enfin, sont à mon avis une excellente illustration de la façon dont on peut utiliser un texte historique pour comprendre un phénomène actuel. En analysant un petit roman paru en 1824 et en relevant des parallèles avec les thèses de Frantz Fanon, l'auteur démontre de façon originale les mécanismes du racisme.

Pour conclure: ceux qui sont intéressés par l'élaboration de théories historiques ne trouveront dans cet ouvrage que très peu d'idées innovatrices vu le caractère assez descriptif de la plupart des contributions. Par contre, quelqu'un qui s'intéresse au

Sénégal (et je dirais même surtout à l'actualité sénégalaise) trouvera dans ce volume toujours chaussure à son pied.

Gerti Hesseling

Département des études politiques et historiques

Centre d'études africaines

Leiden, Pays Bas

al Jean Boulègue. *Le Grand Jolof (XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> Siècle)*. Paris: Karthala, 1987. 207 pp.

This book is a somewhat re-written version of the first part of Jean Boulègue's thesis on pre-colonial Wolof history. It is a skilful and readable synthesis of our knowledge of early Wolof history. The problem is not lack of sources. There are numerous documents, mostly in Portuguese, and variants of the major oral traditions. In fact, the key traditions have been written down so often that it is impossible to collect traditions today without feedback from the written versions. The problem is the very restricted nature of both the traditions and the documents. It is difficult to say very much about the evolution of the state, and even more difficult to deal in any detail with changes in social relationships. Boulègue has worked over those sources with great care and has gone as far as he can in these areas. Nevertheless, a few questions need to be raised.

Boulègue is particularly good on chronology. Many of the Wolof kinglists have reign lengths, in the Jolof case back to the sixteenth century, and these check out surprisingly well. The problem is the period before contact, probably the first four reigns on the list. I would be sceptical whether we can assume chronological accuracy for this early period. I think that there is some telescoping of the early reigns and that the tale of the founding hero, Njajaan Njaay, probably condenses several generations. Boulègue traces the first state, Waalo, to the thirteenth century, and Jolof to the fourteenth; but the process of state formation may well go earlier. More important, the tradition of origin should be seen as an ideological statement not only about the past but also about the Jolof state and Wolof society. The dominant versions, for example, represent an Islamization of the tradition. Boulègue is rightly sceptical of the historicity of Njajaan, but he does not push his questions far enough.

He also observes that history has no point zero. The origins of Jolof probably involve a slow process of change. If traditions make a statement, they also often hide many truths. The creation of Jolof was probably the end point of a process that took several generations, if not longer. To go further than Boulègue has done would involve greater use of archaeology and historical linguistics as well as a broader analysis of regional history. He picks up most of the key questions and looks, I think correctly, to the increase in the trans-Saharan trade and the spread of Islam as key variables. But he is still somewhat too bound by the traditions.

The book also ventures into other crucial areas. There is strength in Boulègue's caution. He gives us a picture of a highly decentralized and probably not very stable Jolof. He describes the breakup of Jolof in the mid-sixteenth century and the beginning of a process of centralization in the successor states. He is particularly good on Amari Ngoone Sobel, the Damel of Kajoor who forced the breakup. He sees as a central